

CONTEUSE D'ÂMES

Mémoires de vies passées



Élisabeth Lailier

CONTEUSE D'ÂMES

Mémoires de vies passées

Élisabeth Lailier

Médium · Magnétiseuse

Corse

SOMMAIRE

1. Le Pont de la rivière Kwaï · 8
La mémoire des lieux
2. La Flaque · 12
Les rêves qui n'en sont pas
3. La Gardienne du Village · 17
La prière tenue longtemps
4. Le Cadeau du Ciel · 23
La difficulté à recevoir de l'aide
5. Libre · 27
Le prix de la liberté
6. Wanipi · 31
Le tiraillement entre deux mondes
7. La Musicienne · 38
Le corps qui parle quand l'âme se tait
8. Imdié · 44
Les amours empêchées
9. Tiffany · 49
La culpabilité des petites choses
10. L'amour là où on ne l'attend pas · 53
La peur de s'attacher
11. Les Portes Dorées · 56
Le premier seuil
12. L'Autre Côté du Rite · 60
Les douleurs du bas-ventre sans explication
13. Le Prince Banni · 63
L'injustice impunie
14. Ce que le Chef savait · 67
Le lien mère-fille d'une autre vie
15. Les Frères d'Armes · 72
Le lien père-fille d'une autre vie
16. La Corvée d'Eau · 77
Les douleurs de jambe
17. L'Envol · 82
Le lien avec son ado
18. Etva · 87
L'épuisement à force de s'oublier
19. La Voix Perdue · 93
Accompagner un proche qui oublie

20. Le Petit Charmeur · 98
Ne pas vouloir être un poids
21. L'Intouchable · 102
Les douleurs physiques inexpliquées
22. Achille · 107
La rivalité
23. La Capitaine · 113
La peur de changer de vie
24. Le Dernier Je t'aime · 118
La sensation d'étouffer
25. Les Bûchers de l'Hiver · 123
Le deuil
26. Le Collecteur · 128
La solitude

INTRODUCTION

Je suis née médium. Ce n'est ni un don ni un pouvoir, même si les mots manquent parfois pour dire autrement. C'est une compétence, comme une autre, qui existe en chacun de nous à des degrés différents. Certains naissent avec une oreille pour la musique, d'autres avec un corps fait pour le sport. Moi, sans le savoir, je portais celle-ci. J'étais simplement endormie.

Je suis fille d'une mère thaïlandaise et d'un père français, j'ai grandi entre deux cultures, deux langues, deux façons de voir le monde.

Mon premier signe est venu à Kanchanaburi, en Thaïlande. J'avais dix ans. Je ne savais pas encore que la terre parle, ni que certains d'entre nous l'entendent. Ce jour-là, quelque chose s'est ouvert. Vous découvrirez cette histoire dans le premier chapitre.

Des années ont passé. Une vie s'est construite : une famille, un travail, un quotidien. Et cette sensibilité que je portais sans le savoir restait enfouie, patiente.

Jusqu'en 2013.

Une collègue m'a donné les coordonnées d'une médium, qui consultait près de Pau. Je voulais me réorienter professionnellement et donner plus de sens à ma vie. J'avais des peurs, et j'avais besoin d'être rassurée.

C'était ma première expérience avec une médium. Ne sachant pas comment cela se passait, j'y suis allée avec les photos de ma grand-mère thaïe et de mon grand-père français, tous deux décédés.

À peine étais-je installée, les photos déposées devant moi sur la table, que la médium a lancé, presque contrariée : « J'ai ta grand-mère avec moi. Elle est mécontente. Qu'est-ce que tu fais ? »

Interloquée, je lui ai expliqué mon activité de créatrice de bijoux, mon emploi de salariée, et l'entreprise de services pour animaux domestiques que j'avais tenue auparavant.

Elle a secoué la tête. « Non, ce n'est pas comme ça que tu dois utiliser tes mains. Il faut que tu soignes. Vous avez cela dans ta famille thaïlandaise. Demande à ta mère, elle te dira. »

Je suis rentrée convaincue que cette femme était complètement folle. Jamais plus je n'irais voir de médium.

Et puis j'ai appelé mes parents.

Mon père a décroché. Je lui ai raconté. Il n'a rien compris à mon histoire et m'a passé ma mère.

Koun Yaï, grand-mère en thaïlandais, soignait, en Thaïlande ? « Oui. » Il y a le don dans la famille ? « Oui. » Pourquoi tu n'en as jamais parlé ? « Je n'ai pas touché à ça. »

Peur, peut-être. Je ne sais pas. Puis elle m'a expliqué un peu. L'une de ses sœurs pratique le magnétisme thaïlandais, appris auprès des moines bouddhistes. Une tante dont j'ignorais jusqu'à l'existence.

Avec ma famille, nous avons préparé un voyage en Thaïlande : continuer à découvrir le pays, retrouver les nôtres, et rencontrer cette tante.

Une semaine avant le vol, je terminais une formation de magnétisme japonais, le Reiki. J'avais des exercices à effectuer pour réveiller certaines aptitudes. C'est là-bas, au bout d'une vingtaine de jours, que j'ai eu mes premiers ressentis dans les mains : de la chaleur, des fourmillements. Et j'ai rencontré ma tante, qui m'a montré certaines de ses pratiques.

Depuis le retour en France, j'ai suivi différentes formations liées à l'énergétique. J'ai approfondi le Reiki, découvert d'autres pratiques de magnétisme. J'ai pratiqué sur ma famille, mes amis, mes collègues. J'ai pu constater les bienfaits, pour moi et autour de moi.

Des formations auprès de professeurs anglais, brésiliens et français. Du magnétisme, du quantique, de la médiumnité. Des cercles, des groupes, des pratiques qui se sont accumulées et affinées avec les années. Et toutes ces rencontres, ces questionnements qui rassurent, qui ouvrent d'autres portes et révèlent d'autres mondes.

Et puis un jour, les vies antérieures.

Ces expériences où, après quelques exercices de respiration et de visualisation, en état second, on laisse venir. On reçoit des images d'autres temps, d'autres lieux, d'autres vies. Des fragments de mémoire dont on ne se souvient pas.

Pendant mes voyages, je me demande encore si j'imagine, si mon mental construit des histoires.

Mais au fil du temps, quelque chose s'est imposé. Des recoupements historiques que je n'aurais pas pu inventer. Des synchronicités trop précises pour être du hasard. Des confirmations qui ont peu à peu rassuré mon mental.

Un mot encore, avant de commencer. Plusieurs récits de ce livre relient une douleur du corps à une mémoire ancienne. Ce sont des lectures spirituelles, les miennes, et rien d'autre. Elles n'expliquent aucune maladie, ne remplacent aucun diagnostic et ne dispensent d'aucun soin. Si votre corps vous parle, consultez d'abord un médecin. Le reste peut venir ensuite, et à côté.

Je veux vous mettre en garde : ces récits ne sont pas tous joyeux. Certains parlent de perte, de violence, d'injustice. C'est la vie dans toute sa vérité.

L'âme grandit avec ses blessures, ses difficultés, dans l'adversité. La lumière n'existe pas sans l'obscurité. Et tous, nous portons ces deux facettes d'une même pièce.

Les histoires que vous allez lire ne sont pas des nouvelles. Ce sont des voyages, des rêves, des souvenirs, des mémoires au sens littéral du terme. Des souvenirs d'âmes, reçus et retranscrits avec le plus d'amour, de bienveillance et de lucidité possible.

Certains récits sont les miens. D'autres ont été reçus pour des consultants, avec leur accord, dans le respect de leur confidentialité.

Je vous demande de découvrir ces textes avec votre âme d'enfant, pour vivre cette expérience de la façon la plus immersive possible.

J'ai souhaité ce recueil pour vous montrer qu'il y a quelque chose au-delà de ce que l'on voit, au-delà de cette vie, et qui mérite d'être exploré.

Et, je l'espère, pour certains d'entre vous, quelque chose qui pourrait résonner.

Les illustrations de ce recueil ont été créées avec des outils d'intelligence artificielle, à partir de mes descriptions et des scènes telles que je les ai vues.

CHAPITRE 1 : LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ



Ceci n'est ni un voyage, ni un rêve, ni une méditation. C'est un chapitre de mon histoire, à Kanchanaburi, près de Bangkok.

J'avais dix ans. Ma mère et moi étions en Thaïlande, accueillies par un oncle de cœur qui vivait près de la capitale, Tonton Praneet.

Un jour, il m'a emmenée avec lui à Kanchanaburi. Juste lui et moi. Une de ces journées précieuses entre un enfant et un adulte qu'on aime. Nous ne parlions pas la même langue. Mais il y avait quelque chose entre nous qui n'avait pas besoin de traduction.

Je me souviens d'un espace ouvert, une plaine bordée d'arbres, une lumière blanche de fin de matinée. Rien de particulièrement sombre à première vue. Rien qui aurait pu expliquer ce qui allait arriver.

Ce fameux pont de la rivière Kwaï dont tout le monde parle, je ne savais pas encore ce que son nom portait. Je ne savais pas ce que cette terre avait bu.

Et puis, en nous promenant sur ce site historique, quelque chose s'est ouvert. Sous mes pieds. Autour de moi. Dans l'air même que je respirais.

Un poids sur mes épaules, le cœur si gros, le dos si lourd. J'avais des difficultés à rester debout. Une tristesse immense, écrasante, est arrivée d'un coup, comme une vague qui me submerge, puis une autre, dans un mouvement incessant qui traduit mes pleurs en ressac de sanglots.

Des émotions qui n'étaient pas les miennes, mais que je portais dans mon corps d'enfant à ce moment-là.

J'étais perdue. Tonton Praneet était désespéré, impuissant face à mes larmes. Maladroitement, il a essayé une étreinte pour m'apaiser.

Le soir, à notre retour, ma mère m'a expliqué. Simplement, avec les mots qu'on donne aux enfants : Tonton Praneet m'avait emmenée dans un endroit où beaucoup de gens étaient morts.

L'histoire, les détails, la voie ferrée de la mort, les prisonniers de guerre, les travailleurs asiatiques morts d'épuisement et de brutalité, tout cela, je l'ai appris bien plus tard.

La terre, elle, n'avait pas oublié. Elle portait encore tout, chaque cri, chaque agonie, chaque âme arrachée trop tôt, dans ses couches invisibles.

Et moi, sans le savoir, sans qu'on me l'ait appris, sans que personne ne m'ait dit que c'était possible, je l'avais ressenti.

À dix ans, sur ce fameux pont thaïlandais, j'avais ressenti dans mon corps que la terre parle. Que les endroits gardent la mémoire de ce qu'ils ont vécu. Et que certains d'entre nous, sans le chercher, sans le vouloir, entendent, ressentent l'invisible.



◆ NOTE DE L'ÂME ◆

Ce que j'ai vécu à dix ans sur cette terre, beaucoup de personnes le vivent sans jamais oser le dire. Une fatigue brutale en entrant dans une maison. Une tristesse qui tombe dessus au milieu d'un musée, d'un champ, devant une vieille pierre. Une envie de partir, tout de suite, sans savoir pourquoi.

Les lieux gardent la mémoire de ce qu'ils ont vécu. Les murs, la terre, l'eau. Et certains d'entre nous la reçoivent comme on reçoit une odeur ou un courant d'air, sans l'avoir demandé.

Si cela vous arrive, c'est que vous êtes sensible, et cela s'apprivoise. On apprend à reconnaître ce qui vient de soi et ce qui vient d'ailleurs, à poser une limite, à se refermer quand il le faut et à s'ouvrir quand on le choisit.

Cela ne concerne pas que les lieux. On peut ressentir la même chose auprès de certaines personnes. Sortir d'un déjeuner vidée sans savoir pourquoi, se sentir lourde après une conversation banale, avoir besoin de silence après avoir croisé quelqu'un.

Et l'inverse existe, tout autant. Il y a des endroits où l'on se sent immédiatement léger, apaisé, presque porté. Des chapelles, des sources, des clairières, des maisons. Dans certains lieux, beaucoup de personnes décrivent une douceur qui les prend dès l'arrivée, sans lien avec leur croyance. Ce ne sont pas seulement les pierres : ce sont des millions de prières, d'espoirs et de gratitudes déposés au même endroit pendant des générations. Un lieu garde ce qu'on y a laissé, le pire comme le meilleur.

L'enfant que j'étais ne savait rien de tout cela. Elle a tout reçu de plein fouet, sans protection et sans mots. C'est pour elle que j'écris ces lignes, et pour tous ceux qui, comme elle, auraient aimé être guidés et rassurés.

POUR ALLER PLUS LOIN

Ce que l'Histoire en dit

Ce pont appartient au chemin de fer de Birmanie, que l'on surnomme la Voie de la mort : quatre cent quinze kilomètres de rails posés entre juin 1942 et octobre 1943, à travers la jungle et la roche. Un chantier qui aurait demandé plusieurs années fut mené en un an.

Sur les soixante mille prisonniers de guerre alliés, douze mille sont morts : un sur cinq. Mais le chantier reposait surtout sur les rōmusha. Le mot japonais signifie simplement « travailleur », et il désignait les civils asiatiques recrutés de force à Java, en Malaisie, en Birmanie, souvent sur la promesse d'un salaire qui n'a jamais été versé. Ils étaient deux cent mille. Quatre-vingt-dix mille sont morts : près d'un sur deux. Ce sont donc eux qui ont payé le prix le plus lourd. Et pourtant, les films et les mémoriaux racontent les prisonniers alliés, presque jamais les rōmusha.

Et voici ce que presque personne ne sait : ce pont n'a jamais enjambé la rivière Kwäi. Il franchissait la Mae Klong. Le romancier français Pierre Boulle, qui n'était jamais venu, a situé son livre sur la Kwäi par erreur. Le film de 1957 a repris le nom, et les touristes sont arrivés en réclamant le pont de la rivière Kwäi. Devant un afflux qu'elle ne pouvait pas décevoir, la Thaïlande a fini par rebaptiser officiellement ce tronçon Khwae Yai, dans les années 1960. Autrement dit : la rivière a changé de nom pour ressembler au film. Le lieu, lui, n'avait pas attendu qu'on le nomme pour garder ce qu'il avait vécu.

La suite vous attend



Vous venez de lire le premier des vingt-six récits.
Les vingt-cinq autres traversent le Japon, la Chine, l'Inde,
l'Égypte ancienne, le Pérou inca, un château médiéval
et quelques vies que personne n'attendait.

*136 pages, 52 illustrations en couleur.
Téléchargement immédiat après paiement.*

Conteuse d'âmes — Mémoires de vies passées

14,90 €

payhip.com/elisabethsoinsguidances

elisabethsoinsguidances.fr